

Les cornets en verre des copistes (Italie, XIV^e-XV^e siècles)

Claudine BRUNON¹

mots-clés : cornets, cornes, copistes, encres, iconographie, réceptaires

Les limites géographique et chronologique de mon étude sur les cornets en verre à l'usage des copistes sont imposées par les sources iconographiques ou textuelles italiennes de la fin du Moyen Âge. En effet, les enluminures dont je me suis servie datent principalement du XV^e siècle tandis que l'apport des livres de recettes de couleurs et d'encres concerne le XIV^e siècle.

Avant de voir le contenu des cornets et leurs images, je voudrais souligner le lien qui existe entre la corne à boire en verre et la corne-encrier. Si le copiste utilise la corne de bœuf comme encrier au moins depuis le début de l'époque carolingienne, certaines décorations de ces cornes s'inspirent, aux IX^e et XII^e siècles, de cornes en verre à filets, utilisées pour boire et qui sont parfois plus anciennes. Par exemple, un type de décoration à rayures verticales rouges et blanches est présent sur une corne illustrée dans une enluminure du IX^e siècle, peinte à Tours et sur une autre, datée des années 1125 et exécutée en «Flandres²».

La corne mérovingienne du British Museum a des filets verticaux dont le sommet est arrondi. Ceci semble visuellement inspirer les enlumineurs pour leurs représentations de saints, notamment les deux exemples cités en note 2, bien qu'ils ne soient pas contemporains de la corne en verre. Les traits blancs verticaux de leurs cornes correspondent en tous points au décor de la corne en verre. Ces rayures sur fond rouge ne permettent cependant pas d'affirmer que nous sommes en présence d'un cornet en verre dans lequel serait stockée l'encre. Ni d'ailleurs d'attester avec certitude que la corne animale, matière dans laquelle l'objet était sans doute fait, ait été peinte en rouge et en blanc.

Les cornets à encre en verre à l'usage de l'écriture ne semblent pas être antérieurs au XIV^e siècle. Les cornes en verres sont quant à elles, bien attestées par l'archéologie avant cette date mais elles semblent étrangères à l'outillage du copiste, tout du moins dans les textes et dans l'iconographie. De plus, lorsque les cornes sont à l'usage de l'écriture, leur taille n'a rien à voir avec les cornes à boire. Les encriers sont beaucoup plus petits.

Les sources iconographiques du XV^e siècle

montrent les cornets en verre avec un contenu d'encres noires ou rouges.

Entre 1453 et 1454, le peintre Andrea Mantegna réalise le Retable de saint Luc avec une représentation du saint en train d'écrire³. Le cornet contenant l'encre rouge est fiché en haut du pupitre tandis que le cornet à encre noire est fiché dans la pente. Deux trous ont été pratiqués, du diamètre des cornes, afin que les cornes restent droites et ne renversent pas leurs contenus. Nous voyons des coulures rouges le long de la paroi en verre, faites lorsque la plume est essuyée sur le rebord de l'encrier pour enlever le surplus d'encre. Des traits noirs s'observent à proximité de la corne remplie d'encre noire. Ce sont des essais de plume, des petits traits qui sont faits sur le pupitre même. Nous en voyons ici le verso l'encre étant passé à travers le bois. On peut aussi remarquer l'objet rouge fermé par une tige blanche qui pourrait être un morceau de tuyau de plume. Sa couleur rouge laisse à penser que son contenu est de cette couleur et qu'il s'agit d'un autre encrier, servant de stockage à l'encre.

La ressemblance avec les culs de lampe existe comme l'a souligné une archéologue lors du 8^e colloque de l'AFAV à Besançon. Nous avons un bel exemple italien. En effet, sur une enluminure antérieure de plus d'un siècle au saint Luc de Mantegna, nous voyons saint Jérôme en train d'écrire sous une lampe en verre dont la pointe n'est en effet pas sans rappeler les encriers en verre que nous venons de voir. La représentation de saint Jérôme est une enluminure faisant partie du manuscrit le Légendier angevin-hongrois⁴.

Voyons maintenant un autre exemple de cornets en verre utilisés comme encrier. Dans la première moitié du XV^e siècle, peut-être un peu avant le saint Luc de Mantegna, nous trouvons dans les Antiquités judaïques, un Flavius Josèphe écrivant sur un pupitre muni des deux cornets, mais ici de très petite taille⁵. Nous devinons d'ailleurs à peine la nature en verre de ces objets.

Une célèbre représentation de saint Jérôme peinte par Domenico Ghirlandaio en 1480 à Florence illustre le saint écrivant sur un pupitre avec divers outils du copiste à disposition⁶.

Accrochés sur le côté droit du pupitre, nous trouvons, des bésicles, des ciseaux et les deux encriers en verre. Au premier plan, l'objet en forme de poire pourrait être une boîte à sable ou

Notes

¹ Chercheuse indépendante, Historienne de l'art.

cbrunon@gmail.com.

² Saint Luc, Tours, IX^e siècle, Londres, British Library, Add. 11848, f. 109v ; saint Paul, Abbaye Sainte-Rictrude de Marchiennes (comté de Hainaut) vers 1125, Douai, BM, Ms 1 f. 223v.

³ Retable de saint Luc peint par Andrea Mantegna entre 1453 et 1454 pour le maître-autel de la Basilique Sainte-Justine de Padoue (aujourd'hui conservé à la Pinacothèque de Brera à Milan).

⁴ Saint Jérôme, Légendier angevin-hongrois réalisé par des artistes bolonais en 1330, Rome, Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana lat 8541 folio 76.

⁵ Flavius Josèphe, Antiquités judaïques, 1^{ère} moitié du XV^e siècle, manuscrit réalisé en Italie du nord, Paris, BnF latin 5051 folio 1.

poudrier pour sécher l'encre. La date 1480 est écrite en chiffres romain. Les deux encriers en verre sont de hauteur identique et sont attachés et fixés à la paroi du pupitre par deux tiges qui pourraient être en métal.

Un autre exemple de cornets en verre, attachés cette fois par une lanière, les montre encore contre la paroi d'un pupitre du même type que celui du saint Jérôme⁷. Une paire de ciseaux se trouve encore à côté des cornets et, devant, la même boîte à sable mais peinte ici en rouge. Nous remarquons aussi un bâton ou une plume dans l'encrier de droite. Là encore, les cornets sont de petite taille.

Dans un manuscrit écrit et enluminé à Florence en 1488, pour Mathias I^{er} roi de Hongrie, on peut voir une représentation de saint Jérôme dans son studio avec au fond une vue de Florence et de son dôme⁸. Au premier plan, sur le livre à la reliure bleue, nous voyons un pot dans lequel se trouvent, tenus droits, deux cornets en verre contenant des encres rouges et noires. Le pot renferme certainement du sable afin de tenir les encriers à la verticale sans renverser les encres. Un même système avec un petit vase contenant les deux cornets en verre, tenus droits, s'observe dans le saint Jérôme peint à Florence en 1488, réalisé donc la même année que l'enluminure précédente⁹.

Passons maintenant aux contenus des cornets en verre. Nous commencerons par les encres noires. Le copiste se servait des encres noires pour écrire, bien sûr, mais aussi pour tracer les réglures, ces lignes qui servent de guide à l'écriture.

Les encres au carbone dominant la période pré-gothique. Ensuite, dès le XIII^e siècle, l'encre noire était élaborée à partir de noix de galle. Il y a deux types de ces encres noires : l'encre ferro-gallique et l'encre cupro-gallique, selon l'utilisation de sulfate de fer ou de sulfate de cuivre dans la recette. On parle aussi de manière générale d'encre métallo-gallique.

Pour faire une encre noire aux XIV^e et XV^e siècles, les ingrédients nécessaires sont¹⁰:

La noix de galle qui se forme à la suite d'une réaction du chêne qui voit ses feuilles ou ses jeunes pousses piquées par un insecte, le *cynips tinctoria*. Celui-ci dépose ses œufs en piquant la plante. L'arbre réagit en emprisonnant le *cynips* dans une galle. Lorsque l'insecte arrive à maturité, il fait un trou dans la coquille et sort. Mais quand il y reste, il y a plus de tanin pour qui veut faire de l'encre. Les meilleures noix de galle viennent de Turquie ou d'Alep.

La gomme arabique qui est originaire du Soudan et tient son nom du fait qu'elle était expédiée vers les ports arabes. Cette gomme est utilisée pour les encres au carbone et pour les encres métallo-galliques. C'est un liant glucidique.

Pour extraire le tanin des noix de galle, on pouvait utiliser le vin car il contient de l'alcool. Il était ajouté au moment de la décoction ou de la macération. De plus, il diminue le temps de

séchage de l'écriture car il est plus volatile que l'eau. L'encre une fois sèche, acquiert dans le temps des propriétés corrosives qui la fixe mieux au support.

Les sulfates de fer et de cuivre sont respectivement le vitriol vert et le vitriol bleu, vitriol n'étant pas ici l'acide sulfurique du XIX^e siècle, mais bien des sels, des sulfates métalliques. Au Moyen Âge, ces sulfates étaient appelés sous le nom générique *vitriolum* lequel découle de *vitrum*, le verre. En effet, le vitriol est un sel qui se présente sous la forme de cristaux transparents qui ressemblent à du verre pilé.

Voici une recette d'encre noire cupro-gallique recopiée par Jean Lebègue dans les *Libri colorum* : « La Bonne encre se fait ainsi : prends une livre et demie de noix de galle concassées, trempe-les dans une quantité de dix flacons d'eau de pluie chaude ou de vin chaud ou de vinaigre et laisse macérer pendant un jour ou plus ; ensuite fais bouillir jusqu'à ce que ladite eau, vin ou vinaigre, se réduise à un tiers ; retire alors du feu et ajoute immédiatement un flacon ou deux de vin ou de vinaigre, et autant d'eau qu'il s'en est évaporé (au cours de la première opération) et remets le tout sur le feu une autre fois. Lorsque le mélange commence à bouillir, retire-le du feu ; lorsqu'il est juste chaud, presse-le et ajoutes-y une livre et demie de gomme arabique en poudre et une livre de vitriol romain (qui est du sulfate de cuivre) et mélange le tout » (Zerdoun, 1983, 187-188 et 260).

Les encres rouges peuvent être faites de minium, de vermillon ou d'un mélange des deux. Le minium a donné son nom à la miniature. Le minium s'obtient par le chauffage du blanc de plomb. Le vermillon quant à lui résulte d'un chauffage dans une ampoule en verre, du mercure et du soufre dont les vapeurs qui s'en dégagent sont hautement toxiques.

Les encres rouges servaient à écrire la rubrique. Elles pouvaient aussi servir à fleurir les lettres filigranées. Fleurir au cinabre consiste à tracer les fils des initiales filigranées. Pour faire des filigranes avec du vermillon, nous dit un traité italien du XIV^e siècle, on prépare le pigment rouge avec de la lessive de cendres et de l'eau. Puis on laisse sécher. On détrempe ce rouge avec de la glaire d'œuf dans un cornet de verre ou de bovin. Et le secret, ajoute l'auteur, si le blanc d'œuf mousse, est d'ajouter de la cire d'oreille humaine pour enlever l'écume.

Les encres or étaient utilisées pour écrire en or avec une plume et aussi sans doute pour peindre les petites lettres, notamment les initiales champies, ou bien pour tracer les fins filets or des vêtements.

Un traité italien du XIV^e siècle, le *Libellus ad fakiendum colores* (le Livre pour faire les couleurs), semblable au célèbre *De Arte illuminandi* (L'Art de l'enluminure), contient une mention de corne de verre pour une recette d'encre d'or, au chapitre 34 (Pasqualetti, 2011, 174-175).

Notes

6 Saint Jérôme peint par Domenico Ghirlandaio en 1480 dans l'église Ognissanti de Florence.

7 Diacre Pontius (?), Vie de saint Cyprien de Carthage, Italie (?), XV^e siècle, Rome, Vatican, Biblioteca Vaticana Apostolica, Urb. Lat. 63 folio 8v.

8 Saint Jérôme, Didymus Alexandrinus, De Spirito Sancto, Florence, 1488, New York, Pierpont Morgan Library M496 folio 2.

9 Saint Jérôme, Évangile de saint Mathieu pour Mathias Corvin enluminé par Gherardo et Monte di Giovanni à Florence en 1488, Vienne ONB Ms 930 folio 1.

10 Nous reprenons en partie les définitions de Monique Zerdoun dans son livre Les encres noires au Moyen Âge (Zerdoun Bat-Yehouda, 1983).

Nous le voyons, les exemples de cornets en verre, qu'ils soient illustrés ou mentionnés dans des sources écrites, proviennent d'Italie. Les peintres qui les mettent en scènes oeuvrent à Padoue et à Florence. Pour avoir une idée des encres contenues dans ces cornets en verre, il faut donc faire appel aux sources écrites et iconographiques. Elles sont en effet complémentaires. Les images omettent un encrier d'encre d'or dans l'attirail du copiste. Cela est sans doute relatif à un usage réel moindre mais que les recettes transmettent cependant. Pour conclure, nous pouvons aussi envisager ces cornets en verre comme étant ceux utilisés par les humanistes italiens du XV^e siècle.

Bibliographie

Pasqualetti 2011 : Pasqualetti (Cr.) : *Il Libellus ad faciendum colores dell'archivio di stato dell'Aquila. Origine, contesto e restituzione del « De arte illuminandi»*, Florence : Sismel, 2011.

Zerdoun Bat-Yehouda 1983 : Zerdoun Bat-Yehouda (M.) : *Les Encres Noires au Moyen Âge (jusqu'en 1600)*, Paris : CNRS éditions, 1983.